



Maurice Gouden
gestuerwen am K Z zu Ausschwitz
den 6. September 1942,
am Alter vun 20 Joer.



Arthur Hengen
gestuerwen durch schwe'ere
Verletzung zu Lublin,
am Alter vun 22 Joer.



Jempy Strauss
gestuerwen a Russland,
den 23. Juli 1943, am Alter vun
23 Joer.



Raymond Less
gestuerwen a Russland
den 26. März 1943,
am Alter vun 22 Joer.



Jängy Schildermans
gestuerwen a Russland,
den 8. Juni 1943, am Alter vun
21 Joer.

LIBERTY FROM FEAR

EXTRAIT DE L'EPILOGUE D'UN «JOURNAL DE RUSSIE»

En copiant ces notes, maintenant que nous sommes libres et que le Boche est loin, j'ai pensé revivre un cauchemar. Des hommes forcent d'autres hommes à combattre et à se faire tuer pour une nation et une idole auxquelles ils ne croient pas, qu'ils méprisent et qu'ils haïssent. Des hommes? N'étaient-ce pas plutôt des fous furieux, des sadistes conscients? —

Ces quelques pages ne sont qu'un pâle souvenir et un écho lointain des souffrances des forçats de l'armée allemande; les paroles sont trop faibles pour exprimer les horreurs qu'un peuple et un homme, symbole sanglant de la nation teutonne, ont infligées au monde.

Un moribond, au point culminant de la douleur, ne peut plus gémir ou pleurer, il se tait en tremblant; silence ferrible, insupportable; silence des prisonniers politiques, des bagueux, des forçats de l'armée allemande. Et parfois encore, à la joie délirante de la liberté retrouvée, se mêle ce silence qui nous rappelle ceux qui ne sont plus et ceux qui souffrent encore. Memento funèbre, éternel avertissement.

Plus tard on nous reprochera peut-être d'avoir manqué de justice et de prévoyance, d'avoir empêché une unification, même forcée, de l'Europe. Cela vous semble drôle, exagéré, mais pensez à l'exemple de Napoléon. Aujourd'hui encore des hommes pacifiques, des démocrates vouent un véritable culte à l'Empereur et osent maudire ceux qui contrecarrent ses projets. Et cependant tout dictateur, qu'il s'appelle Napoléon ou Hitler ou Mussolini doit être, de par la nature de la dictature, un bourreau sanguinaire.

Mais nous qui avons vécu la plus sanglante tragédie de l'histoire, il nous est difficile d'être impartiaux envers un peuple qui en est l'auteur. Depuis longtemps nous savons qu'il n'existe pas de différence entre Hitler, son parti et le peuple allemand, comme une certaine propagande le prétendait au début de la guerre. Hitler lui-même ne s'est-il pas vanté d'avoir été élu d'après le principe démocratique? La conclusion est facile à tirer: la grande majorité des Allemands est responsable des crimes d'une clique de gangsters et d'aventuriers.

„Hitler n'est pas un homme de rencontre qui s'est imposé à un peuple. Il est le génie malfaisant de ce peuple. Il représente ce qu'il y a encore en lui de confus, d'incivilisé si l'on entend par le mot „civilisation“ l'art de policer les instincts brutaux. Il est sorti des profondeurs d'une race insuffisamment christianisée. Demain chaque Allemand expliquera qu'il était „antinazi“. La bonne histoire. Aucun homme, aucun régime n'ont été plus fréquemment, plus légalement plébiscités par la quasi-unanimité d'un peuple qu'un Adolf Hitler et le national-socialisme. Voilà pourquoi il était nécessaire que les

Allemands apprirent par le fer et le feu, ce que sont la guerre et les doctrines qui l'enfantent.

On parle beaucoup ici et là de l'éducation morale du peuple allemand. Certains voient dans cet apostolat l'objet essentiel de la paix. Ces pieuses billevesées pouvaient se concevoir après l'autre guerre. Il est stupéfiant de les voir réapparaître aujourd'hui. La seule leçon susceptible d'imposer quelque réflexion à l'Allemagne et de modifier ses conceptions, c'est celle qu'elle est entraîné de recevoir sur son sol.

Wladimir d'Ormesson.

Justes envers les Allemands? Oui, mais soyons d'abord durs! Des criminels, on les emprisonne d'abord, plus tard seulement on fait des projets pour les réintégrer dans la vie normale.

C'est toujours la même histoire que les soldats américains racontent maintenant: les Allemands ne veulent plus rien savoir du régime nazi.

Quiconque connaît la psychologie de cette nation, ne s'en étonnera guère. Car l'Allemand est lâche s'il ne possède pas une supériorité écrasante, superbe et féroce, sanguinaire et cruel s'il subit l'attrait magnétique de la masse, il est faible et sans convictions quand il est seul et vaincu. A ce propos, je n'ai qu'à rappeler les hurlements frénétiques qui soulignaient chaque „Sondermeldung“ tant que les Allemands remportaient des victoires sur tous les champs de bataille.

Durant mon service militaire j'ai eu l'occasion de voir la nature humaine dans ses heures les plus troubles, dans ses aspirations les plus abjectes. J'ai vu des hommes tuer d'autres hommes et rire après comme s'ils venaient de rentrer d'un festin. Je sais que la bonté naturelle de l'homme est un mythe bien dangereux. Il suffit qu'un premier ministre envoie à un autre premier ministre un petit papier pour que des millions d'hommes massacrés des millions d'autres hommes, pour que tous les instincts ancestraux soient déterrés et fêtent une orgie lugubre. Une déclaration de guerre suffit pour faire oublier Socrate et Sophocle, Pascal et Montaigne, Racine et Corneille, Goethe et Dante, Mozart et Beethoven, de Vinci et Michel-Ange.

J'ai appris à connaître la bête et la bête humaine, j'ai assisté à l'abêtissement systématique de l'homme, à la dégradation de sa dignité et au dénigrement de toutes les valeurs, j'ai vu de quelles ignominies et de quelles lâchetés

l'homme est capable, mais je ne suis pas devenu pessimiste.

Pour avoir été forcé de combattre pour une idole que je détestais, j'ai compris l'essence de la liberté, pour avoir été contraint d'assister au spectacle de la brutalité et de la sauvagerie, mon esprit s'est imprégné de tolérance, pour avoir erré dans le désert du mépris et de la haine, l'amour a maintenant une signification pour moi et après avoir pataugé dans les bas-fonds de la nature humaine, je m'agenouille devant la beauté et l'art.

Défilaient devant moi les prisonniers russes affamés, les Polonais aux faces sanglantes, les fusillés de Rostov et de Lemberg, les traqués des camps de concentration, les forçats de l'armée allemande avec leur haine de l'ennemi et leur croyance à l'idéal, résonnaient dans mes oreilles les rugissements ivres d'un peuple barbare et les plaintes des opprimés, les prières des persécutés, les gémissements des mères, les cris de détresse des femmes et je faillis pleurer.

A. Borschette

Vir d'escht un der Front

Mir hun alles am Stech geloss a sin fortgelâf

Et ass stackdeischer Nuecht, dre'w Fre'jorswolleken bedecken den Himmel, w' mir un d'Front marsche'ert sin. Zu 7 Letzeburger ware mir maienen zu Orel ukom, ma d'Preise konnten ons de' Fréd net vergonnen, zesummen ze bleiwen. Matt vill Ach a Krach sin ech schliesslech dach matt mengem Frönd an de'selwecht Kompanie kom, an de'

Kompanie, wo' sei Brudder schon eng Zeitläng wâr; an elo tröppele mir an eis ongewöss Zo'konft erân, un d'Front. Nömmen wién dat selwer erliéft haet, dé wéss we' e engem do zu Mudd wâr. Mir hâten e schwe'ert Lo's. Ons eremklappen an de Reihen vun engem de'fverhâsste Feind, ge'nt ons ége Frönn. Mir hun ons missen an dat on-vermeidlecht erafragen.

Vu weitem fir d'escht, dann ömmer me' no, he'ere mir die onhémlech Frontmusék, de' ons vun elo un net me' aus den O'ere komme soll fir eng lûng Zeit. E Lichten, Knuppen a Krachen dat ons Angscht mecht, well mir et nach ni he'eren hâten. Mir gin niéwendenén, mein Frönd an ech. „Wat soll mei Brudder soen?“ — „Geldu, mir hâle fest zesummen, a lössen ons net am Stech“, sôt mei Frönd. Ech dreken him nömmen fest d'Hand, dat war genüch.

Virun ons leit en deischtere Gruew. Et sin onhémlech Gestalten dran hin an hir gângen; soss ass neischt ze gesin. Mir gi vun irgend engem me' décke Preiss mat enger klenger Ufeierongs- usprôch begre'sst, afillen ons ewell, no senge Wieder als „Kameraden, die gegen den bolschewistischen Weltfeind“ onse Mann ze stellen gesönt sin. Mir soen neischt, mir senken nömmen de Bléck, a kucken an de Buedem. Da gi mir agedélt bei d'schwe'ere Maschinengewirer. Op d'Frô nom A. sengem Brudder kre'e mir nömmen domm a misstrauesch Gesichter geschnidden. Do ass eppes net richtig. Et huet sech geschwönn eremgeschwât, datt mir Letzeburger „Beutedeutsche“ oder „Blitzdeutsche“ sin a wat soss nach fir aner sche' Nimm se ons an der folleg gin hun. Sche'n Aussichten!...

(Fortsetzung Seite 4)

Un grand ami de notre patrie est mort

La mort du président Roosevelt a été une perte cruelle pour toutes les nations civilisées et particulièrement pour le Grand-Duché de Luxembourg.

Nous n'avons qu'à nous rappeler le langage familier dans lequel le défunt président s'est adressé à notre gracieuse Souveraine pour la rassurer sur l'avenir: „Ma chère enfant, ne vous faites pas de soucis, je vous ramènerai dans votre pays. (Do'nt worry, my child, I will you bring home).“ Ces seuls mots suffisent pour former un lien de parenté indestructible entre le Luxembourg et les Etat-Unis d'Amérique, ils sont comme une immortelle charte de parenté entre les deux peuples alliés.

Mais le président Roosevelt n'a pas seulement promis: il a tenu sa promesse plus que nous n'osions l'espérer il y a quelques années. En réintégrant notre Grande-Duchesse dans la pleine jouissance de ses droits souverains, il nous a rendu notre Liberté et nous a arrachés à l'esclavage teuton. Le Luxembourg ne l'oubliera jamais et le président Roosevelt vivra éternellement dans notre souvenir comme le restaurateur de notre indépendance nationale insolemment foulée aux pieds par des gens sans foi ni loi.

La Ligue „Ons Jongen“.